

LE THEME

Chronique ordinaire

PAR ABRAHAM FRANSEN

Une grande bâtisse de briques rouges dans une ville moyenne de Wallonie. Des sections générales, techniques et professionnelles où des enseignants attachés à leur métier donnent cours à des élèves diversement motivés.

Avant, l'Institut Sainte-Anne (*) était une école de filles. On leur y apprenait les langues modernes, les travaux de bureau, l'habillement. Il en sortait quelques universitaires, de futures secrétaires et ménagères. C'était bien. Chacun était à sa place.

Et puis, les choses ont commencé à se dégrader. Aux yeux des enseignants, les causes en sont multiples : la « crise » tout d'abord qui offre le chômage comme débouché, la « perte des valeurs de l'effort et du travail » qui ne seraient plus inculquées aux jeunes, la « démission des parents » qui considèrent l'école comme une garderie. Tout cela a été renforcé par « les politiques des Ministres de l'Éducation » accentuant l'école à deux vitesses, l'« arrivée du renové » qui a vidé le technique de ses bons éléments, les modifications au premier degré, l'« ouverture d'un trop grand nombre d'options dans toutes les

d'une école très

L'Institut Sainte-Anne n'est pas une école-pilote dont les méthodes pédagogiques alternatives attirent les enfants de la petite bourgeoisie culturelle et font fuir ceux des milieux populaires.

Ni non plus une école-poubelle qui fait la une des journaux pour ses rackets, des armes trouvées en classe ou ses profs agressés.

Juste une école très ordinaire, avec des élèves, des profs, un directeur, quelques éducateurs.



écoles ». Avec la mixité, ce sont les écoles de garçons qui ont attiré les meilleures filles et relégués leurs mauvais garçons.

Les autres établissements de la place raflent le haut du panier. Il y a le collège Saint-Jean où les enseignants mettent leurs propres enfants, il y a l'Institut Saint-Alphonse qui a même remporté *Génies en herbe* il y a peu ; et il y a l'Athénée qui offre les mêmes options, mais ne demande pas 4 500 F par an pour les photocopies.

Cela a fait perdre des parts de marché scolaire à l'Institut Sainte-Anne. Quantitativement, l'école est passée de plus de mille à moins de 800 élèves en quelques années ; et surtout qualitativement : le niveau baisse, les élèves y viennent par relégation, lorsqu'ils sont refoulés des autres établissements, et puis « il faut dire que l'on a beaucoup d'élèves étrangers. 15 % selon les cartes d'identité, 30 % selon les faciès ».

Tout cela crée des tensions et du ressentiment. Des options sont menacées. Les temporaires ne sont jamais nommés et partagent leurs horaires entre plusieurs établissements. Il y a un vieillissement du corps professoral. « Le climat se dégrade », les identités se crispent. Dans la salle des profs, on entend le soupir de la plainte.

Il y a quelques années, un nouveau directeur a été nommé.

Un ancien professeur de religion de Saint-Alphonse. Tout pour plaire aux trois sœurs septuagénaires de la Congrégation de l'Immaculée Conception, propriétaire de l'école et qui domine le PO (pouvoir organisateur). Un mystère cette Congrégation, et surtout sœur Albertine qui tient les cordons de la bourse. Il ne faut surtout pas brusquer la poule aux œufs d'or. Il paraît que la congrégation possède un véritable magot. D'ailleurs, elle lâche parfois l'un ou l'autre million, la dernière fois il y a trois ans, pour refaire les labos de langue. Mais lorsqu'un groupe d'enseignants a demandé un investissement de 70 millions pour reprofiler l'école, ils se sont fait éconduire.

Le nouveau directeur a pris sa tâche fort à cœur. Travaillant 60 heures par semaine, il déplorait ne pouvoir en demander autant à ses enseignants : « Après 16 heures, l'école est vide ».

Convaincu que le problème principal venait de l'inadaptation des enseignants aux élèves de l'établissement, il prêche et donne l'exemple du dévouement jusqu'à la culpabilisation : « Beaucoup de jeunes viennent à l'école avec de nombreux problèmes personnels. On ne peut pas

ne pas y être attentif. Ces jeunes ont besoin de notre aide, de nos encouragements, de notre confiance, de notre savoir-être et de nos savoir-faire ». Il a ainsi suscité l'admiration de quelques uns (les « chou-chous du directeur »), l'énervement de beaucoup (« Ce n'est pas vous qui donnez cours, venez dans ma classe et vous verrez ») et l'ire syndicale.

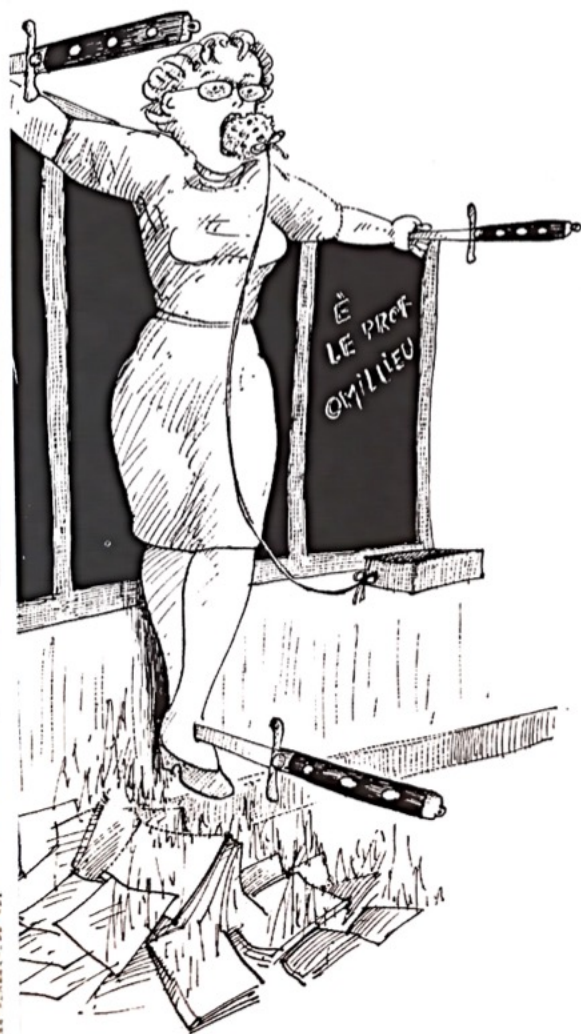
Lorsqu'il a pris l'initiative d'un méchoui géant pour rapprocher les cultures, cela a suscité quelques réticences dans le corps professoral : « Vous ne trouvez pas que l'on a en déjà assez ? ». De même lorsqu'il exhorte les enseignants à comprendre la culture des jeunes, il se voit répliquer « Je ne vais pas quand même pas me convertir à l'islam pour donner mon cours de math ».

Car les enseignants, qui sont surtout des enseignantes, sont fondamentalement et totalement dévoués et identifiés à leur métier. Ce sont eux qui affrontent les difficultés, qui se battent pied à pied pour faire passer le programme et maintenir le calme. Leur ressentiment est au diapason de leur implication. Quand on leur demande les principales compétences d'un enseignant, ce sont celles liées aux matières enseignées qui sont citées en premier : bien préparer son cours, avoir une maîtrise de sa matière, actualiser ses

(*) Sainte-Anne est un nom d'emprunt. Mais l'établissement existe bel et bien. Toutes les citations sont authentiques.

→ connaissances, les transmettre avec clarté.

Si certains s'en sortent parce qu'ils ont la poigne nécessaire ou parce qu'ils sont « sympas » sans jouer au « copain-copain », beaucoup « ramment » pour « tenir bon », ou sombrent lorsque les jeunes « règlent leurs compte avec l'institution scolaire » et se défoulent sur le prof faible, de « seconde zone » de la pression imposée par les « profs sévères ».



C'est donc pour beaucoup une vraie souffrance d'avoir

face à soi des jeunes qui sont si peu élèves et si mal élevés et qui ont si peu de considération pour le travail du professeur.

« J'adore mon métier. Si seulement j'avais des élèves plus motivés ». Massivement, les difficultés avec les élèves sont attribuées à un manque de motivation et d'intérêt pour les études et aux difficultés d'apprentissage liées à un faible niveau scolaire. Les qualificatifs les plus fréquents pour caractériser les élèves sont « faibles, motivés artificiellement, peu d'intérêt pour le cours et le scolaire, remuants et très bruyants, certains sont très difficiles et inscolarisables, pas enthousiastes, ni motivés pour les cours, peu réceptifs à la pédagogie, habitués au "zapping", incapables de produire l'effort demandé, manque de culture générale, pas de ponctualité, absentéisme, paresseux, peu motivés, touristes, désireux d'apprendre au moindre effort, pas de travail à domicile ».

Bien sûr, ils ont des circonstances atténuantes : ils sont « de milieu modeste économiquement et culturellement, de familles éclatées ou immigrées. Ils ont grandi sans contrainte, tout et tout de suite, ils n'acceptent pas les remarques. "Sous développés" sur une planète en pleine déglingue, ils souffrent de famine affective ».

Heureusement, tous ne sont pas comme cela :

dans les sections de transition, les élèves sont plus disciplinés et attentifs, les grands de 5^{ème} et 6^{ème} sont plus faciles que ceux des niveaux inférieurs.

Cette hétérogénéité des publics entraîne une lutte pour les bonnes classes. Chaque début d'année, la guerre des attributions fait rage, d'autant plus qu'au delà des critères statutaires, il y a un subtil jeu de rapports de force et de positions acquises. En fin de compte, ce sont souvent les ténors – les hommes licenciés profs de cours généraux et

syndicalistes – qui trustent les bonnes places. Comme par ailleurs le conseil d'entreprise est un lieu de pouvoir au sein de l'établissement, cette situation se reproduit d'une année à l'autre, alimentant les rancœurs de ceux qui se sentent envoyés « au front ».

« Il m'a fallu du temps pour trouver ma place à l'école. Plus on est jeune, moins on a à dire, moins on est considéré. J'ai trouvé ma place en me faisant une carapace et en "sélectionnant" mes collègues. C'est dommage ». « On est obligé de former des clans pour se protéger ». Les lignes de fracture se figent, entre licenciés et régents, grévistes et non grévistes, « allumés de la PNL » et « vieux croûtons », fumeurs et non fumeurs

Bref, de la même manière que le directeur voudrait avoir des enseignants qui lui ressemblent plus, les enseignants voudraient avoir d'autres élèves, davantage à leur image.

Les élèves quant à eux attendent des profs qu'ils se comportent en adultes de référence,

plutôt que de se retrancher derrière le rôle du « prof robot ». Des élèves de quatrième rapportent ainsi avec indignation cette interaction. L'élève : « Madame, je voudrais que vous soyez ma mère. L'enseignante : « En tout cas, heureusement que tu n'es pas ma fille ».

Surtout, ils voudraient être reconnus pour ce qu'ils sont et pas « être regardés comme des putes et des voyous » à cause de leur dégain. Une fois que l'on soulève le couvercle, les récits affluent, celui par exemple de l'enseignant qui avait pris l'habitude d'affubler ses élèves de sobriquets : Pizze (l'italien), Choucroute (le germanophone). Un jour, les élèves de cette classe de première « se vengent » en qualifiant à leur tour l'enseignant d'épithètes peu flatteuses qu'ils écrivent au tableau avant son arrivée. Cela leur vaut d'être envoyés chez le directeur et d'y être sanctionnés.

La relation des élèves à l'institution scolaire se met ainsi en scène dans

"Il m'a fallu du temps pour trouver ma place à l'école. Plus on est jeune, moins on a à dire, moins on est considéré. J'ai trouvé ma place en me faisant une carapace et en « sélectionnant » mes collègues. C'est dommage."

des récits édifiants et anecdotiques. Faute d'une reconnaissance mutuelle des acteurs et d'une explicitation de leurs rapports réels, cette relation se joue au quotidien sur des petits riens, sur des « *ettes* » : les *toilettes* qui sont dégueulasses, et dont les élèves parlent tout le temps parce qu'il se font chier à l'école, la *moquette* qui est sale parce que les lieux ne sont pas appropriés, dans les deux sens du terme (au point que certains déplacent de classe en classe un napperon, un vase et une fleur pour se sentir un peu chez eux), la *cigarette* qui est le goût de la liberté (quel est le permis et l'interdit, qui en décide, comment fait-on respecter les règles ?), la *casquette*, ou l'affirmation de la personnalité (« *cette casquette-là, il n'y en a que trois en Belgique* ») que l'on est prié de laisser au vestiaire, *Internet* que l'on valorise sur les dépliant publicitaires de l'école, mais auquel les élèves n'ont pas accès. (Un élève : « *il faut choisir entre Internet et les toilettes* ».), la *jupette* de l'enseignante qui fait scandale dans un univers où la séduction doit rester asexuée.

Autant de micro-situations, que l'on peut, de l'extérieur, percevoir comme anodines ou exceptionnelles, mais qui sont souvent vécues comme blessantes et marquantes parce qu'elles renvoient à des expériences négatives et au sentiment d'être dominé. Une petite remarque ironique sera généralement prise littéralement par les élèves. Lorsque un enseignant reproche à ses élèves d'être « *mal élevés* », la remarque tend à être ressentie comme une disqualification de leur famille « *mal élevée* », tout comme l'insistance de l'enseignante sur ses deux filles qui, elles, sont à l'université.

Toutes ces situations ne veulent pas dire que les enseignants soient « *méchants* » ou « *sadiques* » ou que « *l'école soit une prison où l'on ne peut rien faire* » comme le disent parfois les élèves, mais elles signifient que l'institution scolaire ne permet pas la remise en cause d'une relation où l'exercice de l'autorité repose sur la pression. Ce pouvoir unilatéral de l'institution scolaire et

des enseignants reste implicite tant que tout se passe bien, mais dès qu'il y a un problème ou un conflit, il apparaît dans tout son arbitraire.

Les élèves « relégués » et « en échec » font rapidement l'expérience des rapports de force, sociaux et scolaire, et vont aussi avoir tendance à reproduire ce schéma. Ils vont jouer aux *caïds*, écraser le souffre-douleur de la classe, se venger sur un prof plus faible. Ce qui incitera parfois les enseignants les mieux intentionnés à en conclure qu'il n'y a qu'un seul langage qu'ils comprennent : celui de la pression-répression jusqu'à la dépression de l'enseignant. « *On essaye d'être gentil avec vous et voyez comment cela se passe* ». « *Ben oui, vous n'avez pas compris, il n'y a que la force qui compte. On est des fauves* » rétorquera l'élève.

Lorsque la croisière s'amuse, les éducateurs ont un rôle de pion débonnaire. Par contre, lorsque c'est la galère, ils sont confinés dans un rôle de garde-chiourme, chargés des missions les plus ingrates et kafkaïennes : veiller que les élèves ne fument pas dans les toilettes, les empêcher de manger des frites aux abords de l'école parce que les riverains se sont plaint des papiers gras. Ce sont souvent à eux de gérer les situations dont les enseignants se déchargent. Soumis à des injonctions contradictoires, tantôt « *surveillants* », tantôt « *éducateurs* », parfois confinés dans l'administratif, ils se retrouvent souvent coincés entre les élèves, les enseignants et la direction. Quant à l'éducateur qui détonne parce qu'il a une autre relation avec les jeunes et parce qu'il a pris l'initiative d'organiser une « *radio* » dans l'école, il fait l'unanimité parmi les élèves, mais pas parmi les enseignants.

De manière générale, la consigne est de tenir bon, de sauvegarder l'image de marque. La journée « porte ouverte » présente les réalisations des enseignants plus que des élèves. On évite les sorties extra-scolaires



L'islam en Belgique

Depuis trente ans en Belgique, une communauté va grandissant : aujourd'hui, près de 300 000 personnes disent pratiquer la religion musulmane. Deuxième culte du pays, il n'a pas pour autant droit aux mêmes égards que les autres. Est-ce sa faible structuration, due à l'absence de hiérarchie cléricale, qui lui vaut cette situation ? Quel est le point de vue des autres cultes sur la question ? Plus fondamentalement, quel a été et quel devrait être le rapport entre des cultes et la neutralité de l'Etat ? Quelle est la spécificité de l'islam dans ce cadre ? Comment est-il vécu par les femmes et les jeunes musulmans d'ici ? Quelles sont les controverses théologiques au sein de cette religion ? Toutes ces questions sont explorées dans cet ouvrage, au travers de textes parfois difficiles mais toujours étonnants.

Avec des contributions de : Myriem Amrani, Ali Aouattah, Omar Bergallou, Yacine Beyens, Jean-Luc Blanpain, Mohamed Bouilif, Mariem Bouselmali, Souhail Chichah, Louis-Léon Christians, Abraham Dahan, Michel Dandoy, Felice Dassetto, Baudouin Dupret, Isabelle Durant, Pascal Fenaux, Henri Goldman, Philippe Grollet, Saliha Hamouda, Leila Houari, Jean-Marie Lacrosse, Thérèse Mangot, Mostafa Ouezekhti, Paul Palsterman, Tarik Ramadan et Monique Renaerts.

Ouvrage coordonné par Christophe Derenne et Joëlle Kwaschin

Les états généraux de l'écologie politique, c'est un dialogue organisé entre Ecolo, la société civile, des acteurs de terrain et les citoyens qui le désirent. Ils prennent la forme de forums organisés en partenariat avec des non-membres d'Ecolo et sont ouverts à tous ; ils traitent des sujets les plus divers. Lancés début 96, ils déboucheront à partir du printemps 98 sur un renouvellement du programme politique d'Ecolo. Les positions défendues dans cet ouvrage n'engagent cependant que leurs auteurs. Le principe de cette collection est d'ouvrir un espace à des prises de paroles multiples et non d'affirmer une position partisane.

Format : 21x15cm
224 pages
695FB
ISBN 2.930088.79.6

Notre catalogue
complet
sur simple demande
aux éditions
Luc Pire



"Génies en herbe"? Ben voyons

Quelle est la probabilité pour un jeune fils d'ouvrier maçon, originaire d'un village catholico-ardennais de la commune de Bertrix, d'un jour avoir l'insigne privilège d'écrire dans « Politique, revue de débats » ? C'est la question un tantinet narcissique que je me posais l'autre soir face à mon téléviseur. À l'écran, *Génies en herbe* de la RTBF. L'inévitable lycée Martin V de Louvain-la-Neuve opposé à l'Institut Notre-Dame de Bertrix. Rats des villes contre rats des champs. Mon pronostic ? Facile. Louvain-la-Neuve va gagner. Conviction idéologique et complexe d'infériorité. L'inégalité des chances a ses logiques que l'émission « jeunes » de la chaîne publique sert à illustrer.

Parmi les concurrents bertrigeois, la fille de l'amie de mon cousin germain ! C'est dire si j'aspire à ce que ne soit pas certain ce qui est déjà sûr... On va leur montrer aux bien nés de brabant wallon de quel bois on se chauffe, nous les « tenaces » Ardennais ! mais la ténacité ne peut suffire. En toute logique, les Néo-louvanistes finiront par gagner. Bon sang ne saurait mentir. Imbattables en calcul et en sport, les Luxembourgeois se feront larguer en cinéma, BD, musique et actualités... Ben voyons. Des acquis laborieux contre une aisance que l'on croirait innée. D'un côté, la componction du clan ardennais qui conclut en remerciant à l'unisson le prof de math, de l'autre, l'arrogante prolixité d'ados rêveurs, avides d'expériences et goinfres de hobbies...

La morale de l'histoire est simple, brutale, irrémédiable et dérisoire : pour briller à *Génies en herbe*, mieux vaut naître et étudier à LLN qu'aux abords de la Semois. ■

BERNARD DUTERME

"Il y a eu des moments « magiques », comme les débats entre les élèves au foulard et ceux à casquette..."



parce qu'on se méfie du comportement des jeunes. L'an passé, au cours du voyage à Paris (ah, le voyage à Paris), on avait retrouvé des garçons dans le lit des filles. Pour éviter que pareille mésaventure se reproduise, cette année on partira à l'aube et on reviendra dans la nuit. Pour maintenir des sections prestigieuses qui n'accueillent plus que 7 élèves, on prélève des heures sur l'encadrement des classes de professionnelle, pourtant fort chargées. Les sections professionnelles, bien que majoritaires, sont toujours évoquées en dernier dans la présentation de l'établissement. Spatialement d'ailleurs, elles sont confinées dans le « Palais », une dépendance vétuste de l'établissement où les enseignants qui n'y sont pas contraints n'ont jamais mis les pieds. Même les cours de récréation sont distinctes pour éviter toute contamination. Ce repli sur une identité de référence en décalage avec la réalité de l'établissement conduit à la fois à une crispation sur une conception anachronique de la socialisation, à une attitude défensive vis-à-vis de l'environnement, et à une méconnaissance des enjeux internes de l'établissement. Comme le dit un élève, « ils nous interdisent tout au nom de leur image de marque. Qu'ils laissent vivre les élèves et alors ils auront une vraie image de marque ».

Au cours des dernières grèves, la plupart des enseignants se sont fortement mobilisés, avec jusqu'au boutisme pour dire leur ras-le-bol. Des élèves se sont associés au mouvement : c'était bien leur avenir qui était en jeu. Le retour en classe fut douloureux. L'illusion de la solidarité entre enseignants et élèves s'est rapidement estompée : il y avait les programmes à rattraper à marche forcée et les tests à passer. De même, lorsqu'il a été question d'un conseil de participation avant que celui-ci ne soit légalement obligatoire, le syndicat a manifesté son opposition, craignant pour ses prérogatives.

Depuis un an, l'école s'est lancée dans un processus d'élaboration d'un projet d'établissement. L'école, c'est beaucoup dire. En l'occurrence, outre la direction, quelques enseignants étaient plus particulièrement porteurs de la dynamique.

Au cours du processus qui pendant plusieurs semaines a impliqué les différents « acteurs de l'école » autour de la redéfinition de leurs relations, il y a eu des moments « magiques », comme les débats entre les élèves au foulard et ceux à casquette, le choc de la maturité des élèves de professionnelles, le leadership des jeunes filles turques et marocaines, la prise de paroles des enseignants coupant symboliquement le micro au directeur. Il y a aussi des moments crisiques comme les cinq parents présents sur les 1600 invités, la virulence des oppositions entre les défenseurs de la forteresse assiégée et les partisans de la porte ouverte, le sentiment que de toute façon rien ne changera jamais.

Au cours du repas final, il y a eu une collecte pour les élèves de la section Service aux personnes qui étaient, une fois de plus, de corvée. « On nous invite quand on a besoin de nous pour faire le service ».

En fin de compte, le directeur a démissionné, « pour raisons personnelles », un collectif d'enseignants (« Toujours les mêmes ») élus par leurs pairs s'emploie à mettre en œuvre une dynamique de participation, mais a été tenu à l'écart de la désignation du nouveau directeur, prérogative du PO. Des conseils d'élèves ont été organisés, mais les élèves en sortent tellement « excités » ou « enthousiastes » qu'il faut ensuite deux heures pour pouvoir les « reprendre ». Les cours continuent. ■

ABRAHAM FRANSSEN